La question de l'identité narrative dans une littérature dite émergente : Comores-Mayotte

Mohamed Aït-Aarab
PRAG-Docteur
Lettres Modernes
CRLHOI/CCLC, EA 4078
Université de La Réunion

Dans l'ombre des littératures réunionnaise, malgache et mauricienne, la littérature produite en langue française par des écrivains comoriens est peu connue. Or, depuis bientôt 30 ans, et la publication en 1985 par Mohamed Toihiri de son premier roman, *La République des Imberbes*[1], un corpus non négligeable de romans, pièces de théâtre et recueils de poésie est aujourd'hui proposé au lecteur curieux de découvrir un nouvel espace littéraire. Entre 1985 et 2012, et pour ne prendre en compte que la production romanesque, près de 40 textes (et notre recension est sans doute incomplète) ont été publiés, principalement chez L'Harmattan et Komédit, mais aussi dans des maisons d'éditions plus modestes, mais extrêmement dynamiques, telles Coelacanthe et les éditions de la Lune (dont les sièges sont en région parisienne), Bilk and Soul (à Moroni) ou les éditions du Baobab (à Mamoudzou).

Nous prendrons en compte, dans cette étude, aussi bien les œuvres d'écrivains comoriens que celle d'auteurs mahorais, la distinction entre ces deux territoires relevant davantage de considérations politiques, pour ne pas dire politiciennes, que d'une catégorisation littéraire rigoureuse. L'histoire, la culture, les traditions, les pratiques cultuelles, tout indique que nous sommes en présence d'un ensemble de textes qu'il convient de considérer dans leur ensemble, même si la critique doit prendre en compte, dans ses analyses, la nouvelle configuration administrative des Comores et le statut départemental de Mayotte.

La littérature comorienne est dite littérature « émergente ». Ce qualificatif, aujourd'hui totalement intégré au vocabulaire de l'analyse littéraire, mérite pourtant qu'on le définisse précisément et que l'on en souligne les ambiguïtés.

C'est à Jean-Marie Grassin que l'on doit la première proposition de définition claire et pertinente de la notion d'émergence littéraire. Une littérature émergente se caractérise, selon lui, comme un ensemble de textes produits dans un contexte social, linguistique, politique et culturel en pleine mutation ; ces textes prennent place dans le champ de la littérature mondiale et le transforment depuis la périphérie[2].

Une telle définition interroge, surtout lorsque Grassin ajoute, dans son article, que l'émergence n'est pas l'apparition *ex nihilo* d'un objet littéraire, mais plutôt un processus dynamique, l'objet prenant une forme nouvelle tout en y agrégeant des éléments préexistants.

En d'autres termes, l'émergence littéraire n'est-elle pas simplement l'adoption par une littérature traditionnelle des genres occidentaux tels le roman ? Avant 1985 et la publication de *La République des Imberbes*, une littérature comorienne existait : qu'elle fût d'essence orale ou qu'elle empruntât l'alphabet arabe pour s'écrire. Contes, légendes, fables, devinettes, ont toujours rythmé la vie quotidienne des populations comoriennes. Il est vrai que cette « oraliture

[1] L'Harmattan, coll. "Encres noires".
[2] Jean-Marie Grassin, article « Émergence », *Dictionnaire International des Termes Littéraires* [En ligne]. http://www.flsh.unilim.fr/ditl/EMERGENCE.htm. Page consultée le 7 août 2013. Traduction personnelle.

populaire »[1], pour ne pas dire artisanale, a longtemps été boudée et totalement ignorée par la critique. Une autre littérature, écrite celle-ci et d'expression essentiellement « arabo-swahilie », était réservée aux *wasta'arab*, des princes et des scribes versés dans la généalogie, les sciences religieuses, la poésie et les chroniques historiques. La poésie, genre particulièrement prisé, au travers des *sha'iri* et autres *qaswida* des confréries soufies, était dédiée à l'éloge de la divinité, de la prophétie et des cheikhs et exaltait le chemin de l'extase mystiques. Quant à la littérature en langue comorienne écrite en arabe, dont l'un des pionniers fut Cheikh Kamaroudine, un autodidacte qui accomplit un énorme travail d'harmonisation de la langue, elle est longtemps restée l'apanage des lettrés.

Les Comores n'étaient donc pas une terre vierge de toute littérature, mais elles n'acquièrent visibilité et, d'une certaine manière, légitimité (l'Occident restant, en la matière, le pourvoyeur des diplômes de littérarité) qu'avec l'adoption du roman comme mode d'expression.

L'entrée dans ce que l'on pourrait appeler la modernité littéraire, par le passage de l'oral à l'imprimé et l'ouverture aux littératures occidentales, témoigne à la fois d'une volonté de parole et de visibilité et d'une remise en cause de « l'oscillation unidirectionnelle entre centre et périphérie » évoquée par Bernard Westphal[2]. Or, le propre des littératures en mutation est la relation permanente - conflictuelle ou apaisée - entre un centre et une périphérie[3]. Au cours de la décennie soixante des indépendances, la même question de la relation centre/périphérie s'était posée, à l'époque non pas en termes d'émergence, mais en termes de littératures nationales. Une fois les indépendances acquises, il fallait arborer les signes distinctifs et symboliques de l'émancipation nouvelle. Une littérature nationale représentant, croyait-on, l'âme de la nation, il convenait de faire coïncider production littéraire et frontières géopolitiques et nationales. C'est ainsi qu'en Afrique un vif débat agita le monde intellectuel au cours des années 90 pour savoir ce que devait être une littérature nationale[4].

Aux Comores, il fallut attendre dix ans (1975-1985) pour voir paraître le premier roman comorien écrit en français, publié à Paris (L'Harmattan) et destiné, au-delà du public comorien, du pays ou de la diaspora, à toucher un lectorat plus vaste. Ce retard se comprend aisément quand on sait que, si les Comores furent sous tutelle française dès 1841 (l'annexion définitive datant de 1912), la scolarisation fut très tardive : le premier lycée ouvre ses portes à Moroni en 1963 ; et Mayotte devra attendre 1964 pour voir enfin l'ouverture de son premier collège.

Le manque d'infrastructures scolaires n'explique pas à lui seul l'entrée tardive en littérature et le mutisme des intellectuels comoriens. Les dix années qui séparent la proclamation de l'indépendance par Ahmed Abdallah de la publication de *La République des imberbes* apparaissent comme un temps de latence nécessaire pour digérer le tumulte et les bouleversements que vit la jeune république. La proclamation de l'indépendance, le 6 juillet 1975, est suivie, moins d'un mois plus tard, le 3 août, d'un coup d'état, le premier d'une longue série, qui va porter au pouvoir le très marxiste Ali Soilihi. Les espoirs nés de l'indépendance - un pays libre et démocratique où les aspirations des citoyens à l'éducation, à la santé, à l'emploi, seront enfin prises en compte - sont très vites déçus. Mais comment mettre en mots ce qui apparaît comme un naufrage ? Les premiers textes des années 1985 et suivantes construisent une

---

[1] Maximilien Laroche, « Oraliture et littérature ». *Sociopoetica* [en ligne], volume 1, n° 3, Janvier-Juillet 2009. http://eduep.uepb.edu.br. Page consultée le 18 octobre 2013.

[2] « Quelques observations sur la théorie de l'émergence », *in* Jacques Fontanille Juliette Vion-Dury, Bertrand Westphal (éds.), *L'Émergence*. Bern : Peter Lang, 2011, p. 10.

[3] Voir Victor Chklovski, « L'art comme procédé », dans Tzvetan Todorov, *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, p. 76-97.

[4] Voir André Sahel, « Prolégomènes à la thématique d'une littérature nationale ». *Éthiopiques* [En ligne], n°12, octobre 1977. http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article577. Page consultée le 18 octobre 2013

littérature de la désillusion et de l'échec : instabilité politique, violence, corruption, ingérence étrangère, traditions pesantes, situation de Mayotte, tout semble entraver la marche vers le développement, tout semble conspirer à briser la fierté de la liberté reconquise.

La littérature apparaît, dès lors, comme le seul recours pour construire une identité nationale morcelée, tant par les vicissitudes de l'histoire que par le sentiment encore prégnant, dans la société comorienne, que l'on appartient avant tout à une communauté avant d'être un individu, un sujet autonome aspirant à exercer son libre-arbitre. Que l'on est d'abord grand-comorien, anjouanais ou mohélien avant d'être citoyen de la République des Comores.

À la question « qui sommes-nous ? », la littérature, et plus particulièrement la fiction romanesque, est-elle en mesure d'apporter une réponse et, ainsi, de travailler à construire une identité commune ? Entre dogmatisme du Moi et scepticisme complet quant à son identité, comment parvenir à une réponse satisfaisante et acceptable par tous ? Ricœur dirait : je suis ce que je me raconte. C'est donc à une véritable herméneutique de soi que la littérature comorienne de langue française invite son lecteur, et plus particulièrement le lecteur comorien. Par la médiation de la fiction, il s'agit de se comprendre soi-même, en tant qu'individu - « une vie, c'est l'histoire de cette vie en quête de narration. Se comprendre soi-même, c'est être capable de raconter sur soi-même des histoires à la fois intelligibles et acceptables »[1] -, mais aussi en tant que corps collectif. Se raconter, c'est sortir d'une conception fixiste ou essentialiste de l'identité et la remplacer par une vision dynamique de soi et des autres. Cela est particulièrement vrai dans le cas de la littérature comorienne de langue française, littérature qui, selon Ali Abdou Mdahoma[2], serait une littérature de l'échec. Échec d'une indépendance tronquée qui, dès ses premiers pas, sombre dans le chaos et la brutalité. Non seulement Ali Soilihi accède au pouvoir à la suite d'un coup d'état, mais les trente-trois mois de sa présidence se dérouleront sous le signe d'une fureur révolutionnaire brutale et sanguinaire. Et le cycle de la violence ne fait que débuter.

Est-ce parce que les îles de la Lune auraient commis quelque faute inavouée qu'elles doivent expier, comme semble le penser le narrateur de *la République des Imberbes* : « Dieu parfois décide d'éprouver des nations pécheresses. Ainsi en a-t-il été le cas avec Enochia, cité des descendants de Caïn, avec Ninive et Babylone, avec Samarie et Rome décadente, avec Hiroshima, Nagasaki et Guernica. Et avec Sodome et les Comores. »[3]

Il n'est, en effet, pas anodin que le texte fondateur de la littérature comorienne de langue française prenne pour objet de son discours un épisode tragique qui, aujourd'hui encore, divise la population comorienne. À ceux qui voient dans la révolution soilihiste une occasion manquée de propulser le pays vers la modernité[4] s'opposent ceux qui mettent en exergue la brutalité d'un régime mécréant[5]. Dès ses premiers pas, la littérature comorienne apparaît comme travaillé par l'historicité, par le besoin de dire (et donc de comprendre) ce que Saindoune Ben Ali a nommé « les obscénités de l'histoire »[6].

Le travail de fictionnalisation de l'histoire permet d'ancrer l'être comorien dans son histoire. Histoire dont, en situation coloniale, il a été tout d'abord dépossédé. Histoire ensuite dont il se sent exclu car incohérente, incompréhensible et insensée. Dans un cas comme dans

---

[1] Paul Ricœur, « La souffrance n'est pas la douleur ». *Psychiatrie française*, n° spécial, juin 1992. Texte disponible en ligne à l'adresse suivante : http://www.leblogdephil.info/00PDF/601SouffranceDouleurRicoeur.pdf. Page consultée le 6 septembre 2013.

[2] *Le Roman comorien de langue française*. Paris, L'Harmattan, coll. "Critiques littéraires", 2012.

[3] Mohamed Toihiri, La *République des Imberbes*, *op. cit*, p. 11.

[4] Voir Youssouf Saïd Soilihi / Elmamouni Mohamed Nassur, *Ali Soilihi, l'élan brisé ?* Paris / Libreville, L'Harmattan / Éditions Nzé, coll. "Archipel des Comores", 2000.

[5] Voir Ali Abdou Élaniou, *Ali Soilihi ou l'indépendance dans la citerne*, Komedit, 2003.

[6] « Littérature comorienne. Récurrences et sociohistoire ». http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=11588. Page consultée le 23 septembre 2013.

l'autre, l'homme comorien cherche sa place dans ce maelstrom de violence et de folie destructrice.

Si la mémoire de l'horrible domine les premiers écrits, c'est parce qu'il est des épreuves, des événements, qu'une communauté historique tient pour marquants et qu'elle y voit une origine ou un ressourcement. Ces *epoch-making*, selon la formule de Ricœur, « tirent leur signification spécifique de leur pouvoir de fonder ou de renforcer la conscience d'identité » de la communauté en question, « son identité narrative » et celle de ses membres : « Ces événements engendrent des sentiments d'une intensité éthique considérable, soit dans le registre de la commémoration fervente, soit dans celui de l'exécration, de l'indignation, de la déploration, de la compassion, voire de l'appel au pardon »[1]. En d'autres termes, toute société a besoin d'un récit fondateur, quel qu'il soit, toute société a besoin, par la narration, de donner forme et sens au temps. Sur les fondations ainsi posées peut reposer la construction identitaire en voie d'élaboration.

L'option prise par les premiers écrivains (Toihiri, Baco, Hatubou, Saïd Salim) d'engager leurs fictions sur les chemins de l'histoire obéit donc à un souci de composer une mémoire collective partagée. Par le biais de textes dont certains pourraient s'apparenter à ce que Linda Hutcheon a appelé une « métafiction historiographique »[2], les auteurs anticipent le travail historien, travail encore à réaliser – notamment quand on se situe dans le champ de l'histoire du temps présent – et qui nécessite recherche et traitement des sources, des archives, des témoignages...

En même temps, le choix fait par les écrivains – raconter, par le biais de la fiction, les premières années d'une indépendance douloureuse, est un moyen de tendre à leurs compatriotes un miroir avec lequel ils les contraignent à s'interroger, à interroger leur passé, là où les stratégies d'évitement propres aux sociétés insulaires privilégient le consensus et l'amnésie. Le roman devient ainsi construction d'un lieu où s'effectue un travail de remémoration, étape nécessaire et préalable pour que l'oubli puisse enfin s'installer.

En outre, la fiction, contrairement à l'histoire qui se présente comme l'écriture d'un "achevé", demeure un lieu ouvert, "à venir", porteur de possibles multiples et surtout capable de montrer, derrière ou en deçà de l'Histoire, la mosaïque des destins individuels, ceux des personnages insérés dans la trame romanesque comme celui de l'énonciateur en position de surplomb. Sans oublier que la fiction est « le détecteur des possibles enfouis dans le passé effectif »[3]. En effet, l'écriture tient, dit Michel de Certeau, du rite d'enterrement : elle exorcise la mort, l'horrible, en l'introduisant dans le discours ; mais elle permet également à une société de se situer et ainsi d'ouvrir le champ des possibles, donc de s'attribuer un avenir : « "marquer" un passé, c'est faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles, déterminer négativement ce qui est *à faire*, et par conséquent utiliser la narrativité qui enterre les morts comme moyen de fixer une place aux vivants »[4].

La lecture des textes comoriens, les plus anciens comme les plus récents (*Interview d'un macchabée* de Nassur Attoumani[5] ; *Épilogue des noyés* d'Alain-Kamal Martial[6]) fait songer à ce

---

[1] Paul Ricœur, *Temps et Récit III. Le temps raconté*. Paris : Éditions du Seuil, coll. "L'ordre philosophique", 1985, p. 272.

[2] « une fiction qui est très consciente de son statut de fiction, et pourtant qui a pour objet les événements de l'histoire vue alors comme une construction humaine (et narrative) qui a beaucoup en commun avec la fiction. L'accent est mis sur l'historiographique — c'est-à-dire sur l'écriture ou la construction du récit fictionnel (comme elle a été théorisée par Hayden White, parmi bien d'autres) — et sur métafiction (sur la nature réflexive de l'écriture) ». « Qu'est-ce que le postmodernisme ? ». Entretien avec Linda Hutcheon. URL : http://www.lycee-chateaubriand.fr/cru-atala/publications/hutcheon.htm. Page consultée le 16 décembre 2008.

[3] Paul Ricœur, *Temps et Récit III*, *op. cit*., p. 278.

[4] Michel De Certeau, *L'Écriture de l'histoire* [1975]. Paris : Gallimard nrf, coll. "Histoire des idées", 1993, p. 118.

[5] L'Harmattan, coll. "Théâtre des 5 continents", 2000.

[6] Revue *Mouvement*, 2005.

propos de Karl Jaspers : « L'échec, ce n'est plus l'obstacle, mais la vocation même de l'existence. Nous pouvons vivre […] une progression vers les ténèbres… Solitude, risque, révolte, ruine…, on peut se demander quel obscur penchant pour la catastrophe se dissimule dans ce voyage au pays des ténèbres. »[1] Face à l'abattement, au fatalisme, au scepticisme collectif, nombre d'écrivains comoriens optent pour une philosophie de l'agir. À l'image du docteur Idi Wa Mazamba, héros du deuxième roman de Toihiri, *Le Kafir du Karthala*[2].

Si l'on prend le terme "kafir" dans son acception première, celle que les Musulmans lui donnent, le mot désigne l'infidèle, celui qui s'oppose non seulement aux valeurs religieuses, mais également à toutes les valeurs qui gouvernent la société. L'écrivain, en révélant ce qui est caché, en mettant des mots sur ce qui est passé sous silence, est incontestablement un *kaffir*, c'est-à-dire un perturbateur de l'ordre social. Or les sociétés acceptent d'autant moins les frondeurs et les agitateurs qu'elles ne reconnaissent pas l'individu en tant que tel, mais uniquement en tant que composante d'un ensemble communautaire, tribal, religieux… Comme le note Soeuf Elbadawi,

> le kaffir incarne en vérité quelques-unes des peurs du comorien. La peur d'être celui qui renie les lois de Dieu. La peur – par extension – de ne pas satisfaire à l'opinion générale. De ne pas ressembler au groupe. De ne pas se plier à un mode de pensée unique. Le kaffir est – en forçant à peine le trait – celui qui refuse d'être un "semblable" parmi d'autres "semblables". Il prétend penser par lui-même, sans céder à la pression du groupe[3].

Or, certaines sociétés, parce qu'elles se retrouvent ligotées, paralysées, par des traditions sclérosantes, par des silences meurtriers, ont plus que jamais besoin d'iconoclastes, de briseurs de tabous.

La psychanalyse désigne sous la notion de perlaboration le travail psychique flottant, c'est-à-dire non actif, qui s'effectue entre les séances et qui permet de valider et d'ancrer les mutations psychiques qui mènent à la guérison. La littérature, tout comme le processus de perlaboration ne peut-elle contribuer aux mutations du sujet qui amèneront à la chute des symptômes, à une réorganisation des désirs et des défenses, à des remédiations pratiques ? En d'autres termes, en substituant à des bribes d'histoires à la fois inintelligibles et insupportables une histoire cohérente et acceptable dans laquelle chacun pourra se reconnaître, en favorisant l'émergence d'une identité narrative *via* un récit majoritairement accepté, la littérature comorienne d'aujourd'hui ne construit-elle pas la nation apaisée de demain ?

---

[1] Cité par Olivier Mongin, *Paul Ricœur*. Paris : Éditions du Seuil, coll. "Les Contemporains", 1994, p. 76.
[2] L'Harmattan, 1992.
[3] Soeuf Elbadawi, « L'intellectuel, tragique héros ? ». *Africultures* (article publié le 01/10/2002). http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=2536. Page consultée le 23 octobre 2009.